

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Hommage à Francis Mankiewicz

Thomas Vamos

Volume 13, numéro 1, hiver 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/33923ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vamos, T. (1994). Hommage à Francis Mankiewicz. *Ciné-Bulles*, 13 (1), 4-4.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Hommage à Francis Mankiewicz



À la mémoire de Francis Mankiewicz

On me demande d'écrire quelques mots sur Francis Mankiewicz. Peut-être parce que j'ai tourné son dernier long métrage, peut-être plutôt en tant qu'ami. Oui, j'ai été un ami pour lui, je le sais. J'éprouve de la difficulté à parler de lui en ce moment. Après ces deux années de lutte contre la maladie, après son départ, je me sens maintenant vidé. J'aurais besoin de remonter encore une fois la rue Stuart, de m'asseoir avec lui pour échanger nos pensées et notre amitié. Faire le plein, en parlant de tout et de cinéma. Écouter la justesse de ses propos. Même quand il était gravement malade, le cinéma restait notre sujet échappatoire, notre lieu de liberté.

Il avait peur avant chaque tournage d'un long métrage, peur des films. Comme tout le monde d'ailleurs dans ce métier. Mais chez lui, je pouvais le savoir. Il avait aussi peur de la mort par amour de la vie. Mais il ne le disait pas. Il ne parlait que de la vie. À mon amie Suzanne qui avait osé lui demander comment il pouvait vivre cette difficile attente, il avait évoqué le cinéma: c'est comme au tournage, il faut se rendre jusqu'à la fin.

Il est parti, emportant avec lui tous les films qu'il aurait pu faire. Il nous reste le trésor de ses quelques films, tous réussis. J'ai hâte de m'asseoir et de les revoir les uns après les autres en rétrospective. Mais pour l'instant le vide est ailleurs, dans la maison de la rue Stuart.

Thomas Vamos